

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 11 – septembre 2016 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr eklablog.com/>

Hommage à Yves Bonnefoy Le poète et le latin

Le poète Yves Bonnefoy est mort le 1^{er} juillet 2016. Dans « L'Arrière-pays »¹, il évoque sa découverte du latin : « J'avais douze ans, à peu près, puisque j'apprenais les rudiments du latin, et tout de suite j'avais été fasciné par ces mots qui doubleraient les miens d'une dimension imprévue, d'un secret peut-être, - mais surtout par l'admirable, la résonnante syntaxe. » Dernièrement, il s'était associé à une démarche collective en faveur du latin : « Les idéologies sont des constructions qui se croient ou prétendent autosuffisantes, à l'abri du temps historique, elles veulent donc que la langue qu'elles emploient ne soit que son propre présent, pour un avenir déterminé par leurs seuls principes. Et c'est ce que peut contrer dans notre pays l'enseignement du latin, qui oblige à se souvenir que le français dérive d'une autre langue et à constater en ses plus diverses époques la vie que maintient dans ses mots les grands concepts de la langue de Cicéron, de Lucrèce : vie toujours vigoureuse et plus que jamais nécessaire.² » Le Chat Murr partage les propos d'un poète qui nous manque déjà beaucoup.

1. Albert Skira, 1992. 2. Yves Bonnefoy, « Le latin, la démocratie, la poésie », dans *Sans le latin*, Mille et une nuits/ Fayard, 2012.

« *What's the news from Rome ?* »

(*Titus Andronicus*, acte V, scène I)

SHAKESPEARE & ROME

Titus Andronicus, *Vénus et Adonis*, *Le Viol de Lucrèce*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, *Coriolan*... L'œuvre de Shakespeare témoigne d'une réelle passion pour la Rome antique qui laisse supposer de la part du poète et dramaturge une lecture soutenue des auteurs latins auxquels le lecteur est expressément renvoyé. Dans *Titus Andronicus*, Marcus, le frère de Titus, en voyant sa nièce Lavinia les mains tranchées et la langue coupée après avoir été violée, c'est l'histoire de Térée, Procné (Progné) et Philomèle racontée par Ovide dans *Les Métamorphoses*¹ qui lui vient aussitôt à l'esprit : « Mais un Térée t'a sans doute déflorée./ Puis, de peur d'être dénoncé, t'a coupé la langue² ». Shakespeare n'hésite pas dans cette même tragédie à citer en latin Sénèque³ et Horace⁴. Le thème du cannibalisme – Titus et Lavinia se vengent en accommodant en pâté les fils de la reine des Goths Tamora qu'ils lui font manger lors d'un banquet – n'est pas sans rappeler, outre *Les Métamorphoses* d'Ovide⁵, *Thyeste* de Sénèque qu'il a lu dans une traduction anglaise⁶.

LIRE LA SUITE PAGE 2

Titus Andronicus mis en scène par Yukio Ninagawa



Hitomi Manaka dans le rôle de Lavinia
Royal Shakespeare Theatre 2006

LECTURES ROMAINES

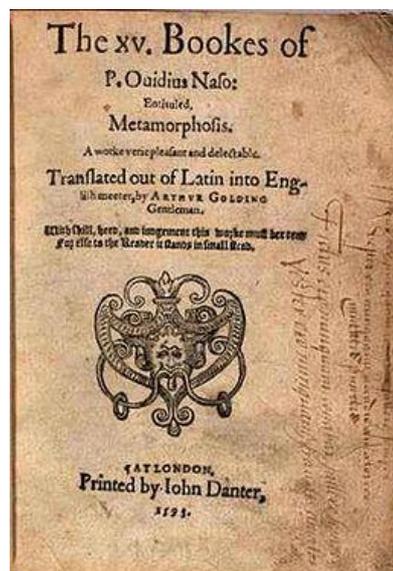
CICÉRON HORACE VIRGILE

LIRE PAGE 4

SHAKESPEARE & ROME

SUITE DE LA PAGE 1

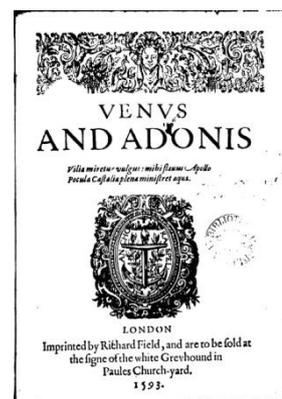
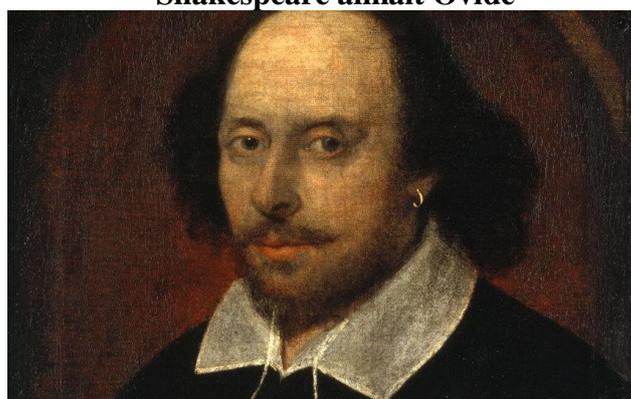
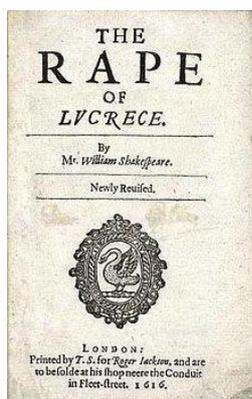
On a parfois chipoté sur les connaissances latines de Shakespeare. On connaît en particulier l'appréciation de Ben Jonson dans sa fameuse *Eulogy* : « Et si tu sus peu de latin et moins de grec⁷... ». Nous savons que le jeune William a fréquenté la *grammar school* de Stratford. Il y fit son apprentissage du latin, et là on lisait « les fables d'Ésope dans leur version latine, la *Correspondance* et les *Traitéz* de Cicéron, l'*Énéide* de Virgile, Horace, les *Métamorphoses*, les *Héroïdes* ou les *Fastes* d'Ovide, les comédies de Térence et de Plaute, quelques tragédies de Sénèque, voire les Mémoires historiques de Salluste ou de César⁸ ». Ne négligeons pas, en outre, les traductions dont Shakespeare a pu bénéficier. Notons, par exemple, que « la traduction anglaise d'Arthur Golding (1567) [des *Métamorphoses* d'Ovide] accompagne son inspiration tout au long de sa carrière de dramaturge⁹ ».



Page de titre d'une édition de 1593 de la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide par Arthur Golding

C'est encore Ovide – principalement *Les Métamorphoses*, mais « pour le style et le rythme, [il] suit plutôt les *Amours*¹⁰ » – que choisit Shakespeare comme source de son poème *Vénus et Adonis*. Sans doute doit-il encore à Ovide les vers que le poète des *Fastes* consacre à Lucrèce, violée par Sextus Tarquin, et dont il connaissait l'histoire par le récit qu'en fait Tite-Live dans son *Histoire romaine*. Elle lui inspira pas moins de 1855 vers ! Et pour ma part j'aime bien lire en français *Le Viol de Lucrèce* (*The Rape of Lucrece*) dans la traduction d'Yves Bonnefoy : « Imaginez celle qu'un affreux cauchemar tire d'un lourd sommeil au plus profond de la nuit. Elle pense avoir vu quelque fantôme horrible dont l'aspect sinistre fait frissonner tout son corps. Quelle épouvante ! Mais pire encore est l'émotion de Lucrèce, arrachée au sommeil pour contempler avec crainte un spectacle qui justifie son effroi.¹¹ »

Shakespeare aimait Ovide



C'est à Plutarque et à ses fameuses *Vies parallèles* que Shakespeare a emprunté la trame de ses non moins fameuses tragédies *Jules César* et *Antoine et Cléopâtre*. Et il n'est pas mauvais de (re)lire le grand auteur grec qui, ne l'oublions-pas, avait obtenu la citoyenneté romaine, avant de nous plonger dans notre Shakespeare. C'est que Plutarque – et Shakespeare l'avait, je pense, bien compris – « cherche à pénétrer les mobiles de l'âme humaine, à définir les traits saillants d'une personnalité pour l'édification morale de ses contemporains¹² ». Et encore moins que Plutarque – « nous n'écrivons pas

des *Histoires* mais des *Vies*¹³ » –, Shakespeare n'écrivait pas de l'histoire. Et c'est bien crûment que dans *Antoine et Cléopâtre* Agrippa dit de « la royale garce » que Jules César « la laboura » et qu'« elle porta récolte¹⁴ » (*He plough'd her and she cropp'd*). De plus, il n'était pas à un anachronisme prêt, comme la page cornée du livre que Brutus est en train de lire (acte IV, scène II de *Jules César*), et quand il évoque dans *Jules César* le sort du poète Caius (Gaius) Helvius Cinna, lynché par la foule parce que confondu avec son homonyme le préteur Cinna, il nous fait douter des qualités littéraires du malheureux poète dont Catulle¹⁵ a pourtant loué les mérites poétiques :

LE PREMIER PLÉBÉIEN
 Déchirez-le en pièces ! C'est un conspirateur.
 CINNA
 Je suis Cinna le poète, je suis Cinna le poète !
 LE QUATRIÈME PLÉBÉIEN
 Déchirez-le pour ses mauvais vers, ses mauvais vers !¹⁶

« *Je suis Cinna le poète !* »



Cinna the Poet (1959) par Jacob Landau (1917-2001) – *Jules César* par The Young Shakespeare Players-East

C'est encore dans la traduction anglaise de Thomas North (1535-1604) des *Vies parallèles* de Plutarque que Shakespeare – peut-être a-t-il eu également entre les mains la traduction de l'*Histoire romaine* de Tite-Live par Philemon Holland (1552-1637) – a puisé la substance de *Coriolan*, une « pièce romaine » qui nous entraîne au début du V^e siècle av. J.-C. quand Coriolan, qui doit son nom au fait qu'il aurait enlevé aux Volsques la ville de Corioles, passa dans le camp des Volsques à la suite de ses démêlés avec les tribuns de la plèbe. « Sa mémoire sera noblement célébrée¹⁷ » (*Yet he shall have a noble memory*), déclare à la fin de la pièce le général de l'armée volsque. Shakespeare y aura notablement contribué. Je conclus sur les mots que le général des forces romaines Caius Lucius prononcent dans une salle du palais de Cymbelin, ce roi de [Grande-]Bretagne que Shakespeare a mis en scène :

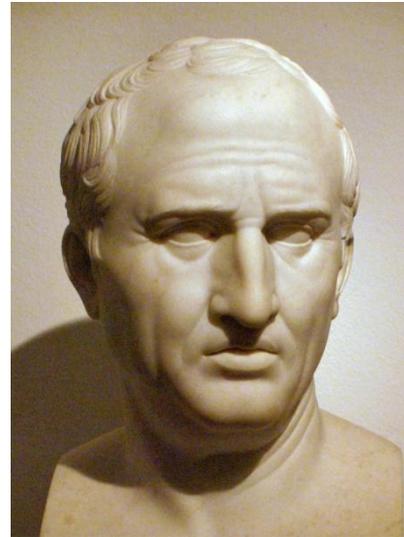
Lorsque Jules César, qui dans les yeux des hommes
 Vit toujours par le souvenir, et qui sera
 Pour l'oreille et la langue un thème impérissable,
 Vint en cette Bretagne et la conquit...¹⁸

NOTES : 1. Ovide, *Les Métamorphoses*, traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert, Actes Sud, 2001, livre VI, p. 248-261. 2. Shakespeare, *Tragédies*, édition publiée sous la direction de Jean-Michel Déprats, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2002, *Titus Andronicus*, acte II, scène IV, p. 81. 3. *Ibid.*, acte IV, scène I, p. 117. 4. *Ibid.*, acte IV, scène II, p. 123. 5. Pour se venger, Philomèle tue son fils Itys dont elle fait bouillir la chair et la donne à manger à Térée avant de lui lancer à la figure la tête de l'enfant. La scène a été peinte par Rubens (Musée du Prado). 6. Atrée fait ingurgiter à son frère Thyeste la chair de ses propres enfants. 7. « *And though thou hadst small Latine, and lesse Greeke* ». 8. Jean-Marie et Angela Maguin, *William Shakespeare*, Fayard, 1996, p. 68. 9. *Ibid.*, p. 284. 10. *Ibid.*, p. 308. 11. *Œuvres complètes de Shakespeare*, publiées sous la direction de Pierre Leyris et Henri Evans, Le Club Français du Livre, 1961, tome douzième, p. 573. 12. Robert Étienne, *Jules César*, Fayard, 1997, p. 228. 13. Plutarque, *Vies parallèles*, édition publiée sous la direction de François Hartog, Quarto/Gallimard, 2001, p. 1227. 14. Shakespeare, *Tragédies, op. cit.*, *Antoine et Cléopâtre*, acte II, scène II, p. 799. 15. « *Zmyrna, de mon ami Cinna, commencé depuis neuf étés, / Est enfin publié au bout de neuf hivers [...] / Zmyrna sera lu longtemps dans la suite des siècles*¹ ». *Le Livre de Catulle de Vérone*, traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert, Actes Sud, 2004, p. 273. 16. Shakespeare, *Tragédies, op. cit.*, *Jules César*, acte III, scène III, p. 593. 17. Shakespeare, *Tragédies, op. cit.*, *Coriolan*, acte V, scène V, p. 1347. 18. *Œuvres complètes de Shakespeare, op. cit.*, *Cymbelin*, traduction de Pierre Leyris, p. 329.

LECTURES ROMAINES : CICÉRON HORACE VIRGILE

Cicéron, « un homme du passé » ? « J'étais dans ma propriété de Pouzzoles, et notre ami Hirtius, consul désigné, se trouvait aussi dans le pays. [...] Nous avons ensemble de longs entretiens, où nous recherchions en particulier les moyens de ramener la paix et la concorde entre les citoyens.¹ » Le personnage de Cicéron nous est plutôt sympathique. La tête que lui a faite le sculpteur danois Bertel Thorvaldsen d'après un original romain ne gâche pas notre première impression. Et sa mort effroyable en 43 avant J.-C. plaide en sa faveur. L'historien Pierre Renucci porte un regard sévère sur l'homme : « Petit bourgeois provincial arrivé aux honneurs, il était devenu un oligarque pur et dur, comme tous les parvenus de la politique romaine. Et comme tous les parvenus en général, Cicéron gardait le complexe de ses origines qui le poussait à en faire trop. Ne soyons pas dupes : la *libertas* que défendait cet *homo novus* n'était rien d'autre que celle de la caste supérieure à laquelle il avait accédé si péniblement et il le faisait avec d'autant plus de passion et d'aveuglement. Ainsi, malgré ses grandes qualités, il n'était qu'un homme du passé, prisonnier de ses préjugés et incapable d'évoluer.² » Il n'en reste pas moins que dans le domaine de l'esprit – je fais mienne cette opinion de Pierre Grimal –, « Cicéron est parvenu à

dégager des principes et des méthodes qui ont marqué jusqu'à nous ce qui, pour quelque temps encore, nous l'espérons, fonde notre culture³ ».



Cicéron
Buste de Bertel Thorvaldsen
Thorvaldsens Museum, Copenhague

Le « galop peu glorieux » du poète Horace. Que faisait-il dans cette galère ? Je veux parler de la bataille de Philippes en 42 avant J.-C. à laquelle participa un certain Q. Horatius Flaccus, officier de cavalerie dans l'armée du Césaricide Brutus. Il fit partie des fuyards, et « personne ne lui tint rigueur de ce galop peu glorieux, et surtout pas Octave dont il deviendra avec Virgile l'ami et le chantre⁴ ». Oui, il a fui, et il ne s'en est jamais caché, comme en témoignent ces vers du livre second des *Odes* : « ...j'ai connu Philippes, et la fuite rapide (*et celerem fugam*), ayant, sans gloire, abandonné mon petit bouclier, lorsque la valeur eut été brisée et que les visages menaçants eurent touché du menton un sol indigne⁵ ».

Virgile, un antidote au « nihilisme de notre époque ». Parmi les lectures contemporaines de Virgile il en est une qui me semble particulièrement pertinente pour notre temps. Je veux parler de celle de Michel Onfray qui dès les premières pages de son *Cosmos*⁶ souligne combien l'oubli du « temps virgilien » est « cause et conséquence du nihilisme de notre époque » (p. 31). Et à l'instar du grand poète de l'époque augustéenne apostrophant Mécène pour réveiller en lui l'amour de la terre, mais d'une manière plus prosaïque, il nous interpelle : « Ignorer les cycles de la nature, ne pas connaître les mouvements des saisons et ne vivre que dans le béton et le bitume des villes, l'acier et le verre, n'avoir jamais vu un pré, un champ, un sous-bois, une forêt, un taillis, une vigne, un herbage, une rivière, c'est vivre déjà dans le caveau de ciment qui accueillera un jour un corps qui n'aura rien connu du monde » (p. 31). Oui, il faut (re)lire Virgile ! Et sans oublier l'*Énéide*. La traduction qu'en a dernièrement proposée Paul Veyne⁷ met en confiance le lecteur qui se demande « si ce n'est pas ennuyeux ». Il le rassure : l'*Énéide*, roman d'aventures, « est amusante à lire ». Virgile n'est-il pas « le plus mozartien des poètes antiques⁸ » ? Encore faut-il permettre au charme virgilien d'agir sur le lecteur. La lecture en prose que donne Paul Veyne de l'*Énéide*, ce chef-d'œuvre dont l'écriture est « une des plus limpides et raffinées qui soit, semée de vers dont la pureté, l'opalescence et l'émotion donnent le frisson », est assurément un plaisir.

NOTES: 1. Cicéron, *Le Destin*, texte traduit par Albert Yon, Tel/Gallimard, 1994, p. 151. 2. Pierre Renucci, *Marc Antoine : Un destin inachevé entre César et Cléopâtre*, Perrin, 2015, p. 283. 3. Pierre Grimal, *Cicéron*, Fayard, 1986, p. 21. 4. Pierre Renucci, *op. cit.*, p. 323. 5. Horace, *Odes*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, Les Belles Lettres, 1927, p. 65. 6. Michel Onfray, *Cosmos*, Flammarion, 2015. 7. Virgile, *L'Énéide*, présentation et nouvelle traduction de Paul Veyne, Albin Michel/Les Belles Lettres, 2012. 8. C'était déjà l'opinion de Teodor de Wyzewa : « Je ne vois vraiment à lui comparer, dans toute l'histoire, que [la perfection] qui se dégage pour nous de l'œuvre musicale de Mozart. » Virgile, *Bucoliques* et *Géorgiques* suivies d'un choix d'*Idylles* de Théocrite, Paris, Henri Laurens.